

Suis-je écouté ?

Est-ce qu'on m'entend, est-ce qu'on me capte, est-ce qu'on m'épie quand je parle, quand je confie des secrets, quand je livre une pensée ou une opinion ?

Mais non, me dis-je en me raisonnant, quel motif aurait-on de me surveiller ainsi ? Il n'y a rien, n'est-ce pas, qui puisse me porter à croire que je serais *sur écoute* ?

Certes, en lisant les journaux, je trouve des indices récurrents, et souvent inquiétants, du développement inouï que semble connaître la surveillance auditive, dans ses formes les plus violemment arbitraires. Ce furent notamment les écoutes de l'Élysée, dont le procès bat son plein tandis que j'écris ; puis, plus récemment, celles qui visaient le secrétaire général de l'Onu, Kofi Annan¹. Ou encore « Echelon », ce système d'espionnage qui, dit-on, pourrait intercepter toutes les communications circulant dans le monde : créé en 1947 par les États-Unis et la Grande-Bretagne, Echelon est un réseau né de la guerre froide que la National Security Agency américaine a reconverti, dans les années quatre-vingt-dix, à des fins civiles et économiques².

Des radars et autres instruments de captation qui constituent ces trames d'écoute ou ces filets auditifs en pleine expansion, on dit volontiers – c'est une expression entrée dans la langue

1. Cf. « Les grandes oreilles de Tony Blair. La polémique sur les écoutes visant Kofi Annan », *Libération*, 28 et 29 février 2004.

2. Cf. Duncan Campbell, *Surveillance électronique planétaire*, Allia, 2001.

des journaux – que ce sont de « grandes oreilles ». Face auxquelles, oui, il m'arrive de trembler en songeant qu'elles m'entendent, moi aussi. Et je ne suis pas le seul, loin de là, tant il est vrai qu'un certain *fantasme d'écoute* s'est désormais installé, logé aussi bien dans les gestes quotidiens que dans l'actualité politique.

D'où vient-il, ce fantasme qui hante nos scènes, réelles ou fictives ? Qu'il surgisse dans la vie ou dans les histoires qui se racontent, d'où tire-t-il sa force de hantise ?

Je lis avidement, depuis quelque temps, tout ce que je peux sur les espions. Et je me sens un peu comme le personnage incarné par Robert Redford dans *Les Trois jours du Condor*³, qui passe son temps, dans un obscur bureau dépendant de la CIA, à analyser à l'aide d'un ordinateur des livres et romans qu'il fait venir du monde entier, dans la perspective d'y découvrir éventuellement un message caché, codé. Jusqu'à ce jour fatal où, ayant en effet mis le doigt sans le savoir sur un secret crypté et enfoui sous une couverture littéraire, il se retrouve lui-même embarqué dans l'enfer d'une trame qui le dépasse absolument.

Traquant les espions partout où je crois pouvoir les trouver dépeints ou décrits (dans des films, dans des opéras, dans des livres), finirai-je par les rencontrer dans la vie ?

Je ferme ma porte à clef et je me replonge dans ma lecture.

C'est avec une curiosité fébrile, en effet, que j'ai déchiré la grande enveloppe dans laquelle est arrivée ma commande : *The Ultimate Spy Book*, sorte d'histoire illustrée de l'espionnage, doublée de ce qui pourrait ressembler à un manuel à l'adresse de l'apprenti agent secret⁴. La couverture est voyante, tape-à-l'œil, remplie d'images de gadgets dignes des plus mauvais films du genre. Pire : en feuilletant, je découvre deux avant-propos qui se font face sur une double page, respecti-

3. *The Three Days of the Condor*, de Sydney Pollack (1973).

4. Keith Melton, *The Ultimate Spy Book*, Dorling Kindersley Publishing, 1996.

vement signés par un ancien directeur de la CIA et un général du KGB à la retraite. Certes, l'ouvrage gagne ainsi en autorité – le préfacier américain allant jusqu'à qualifier l'auteur, Keith Melton, de « plus grand collectionneur et expert au monde en matériel de renseignement ». Mais la rhétorique a quelque chose d'indécent : avec la fin de la guerre froide, peut-on lire, « maintenant que les États-Unis et la Russie ne sont plus des ennemis », il s'agirait de faire front commun « contre les terroristes, contre ceux qui répandent la haine ethnique ou religieuse, contre ceux qui font proliférer les armes nucléaires et contre les barons du crime ou du trafic de drogues ».

J'ai un peu honte, je l'avoue, de cette nouvelle entrée dans ma bibliothèque. Mais c'est l'une des rares sources de renseignements que j'ai pu trouver sur le monde nécessairement secret du renseignement.

Le préfacier russe m'intrigue quand il écrit : « L'espionnage [...] a souvent été qualifié de "second plus vieux métier"... La collecte de renseignements a été transformée par les satellites, le laser, les ordinateurs et autres dispositifs capables de dénicher les secrets de tous les coins du monde. » Quel serait donc l'âge de ce métier dont l'appareillage technique, dont les prothèses ont récemment connu de si bouleversantes mutations ? Jusqu'où cette pratique de l'écoute et de la surveillance qu'est l'espionnage plongerait-elle ses racines ? Et, dans son ancienneté seconde, dans son rapport de consécration mythique ou fantasmatique avec ce qu'on croit être la toute première profession du monde, quelle captation de quels secrets immémoriaux pourrait-elle nous réserver ?

L'auteur du livre, l'expert et collectionneur Keith Melton, consacre un bref chapitre à l'histoire ancienne dudit « métier ». Le « commerce de l'espionnage », affirme-t-il, est « aussi vieux que la civilisation elle-même ». Et il ajoute :

« Vers 500 avant notre ère, l'antique stratège chinois, Sun Tzu, a traité de l'importance des réseaux de renseignement et d'espionnage dans son ouvrage classique, *L'Art de la guerre*. La

Bible contient plus d'une centaine de références à des espions et à la collecte d'informations. Mais la plupart des éléments de l'espionnage moderne sont apparus dans l'Europe des quinzième et seizième siècles » (p. 18).

C'est tout ce qu'il dit de cette préhistoire du renseignement – et c'est un peu court. Car Sun Tzu, par exemple, propose déjà une remarquable typologie de l'espionnage lorsqu'il distingue « cinq sortes d'agents », formant ensemble « un réseau magique » qui constitue pour le souverain « le plus précieux de ses trésors⁵ » :

« Les agents indigènes se recrutent parmi les gens du cru ; les agents intérieurs parmi les fonctionnaires ; un agent retourné est un agent ennemi dont nous avons acheté les services ; un agent sacrifié est un espion chargé de transmettre de faux renseignements aux services ennemis ; un agent préservé est un espion qui doit revenir sain et sauf avec des informations. »

Quant à la Bible, on y trouve bien diverses mentions d'espions. Une simple collecte un peu attentive en survolant par exemple la traduction classique de Louis Segond me livre ainsi, outre un grand nombre d'occurrences du mot, le renseignement suivant, qui m'importe tout particulièrement : à savoir que l'épisode fameux des murailles de Jéricho, dans le livre de Josué, n'est pas seulement un récit sur la puissance du son, mais aussi une affaire de taupes.

Ce sont en effet « deux espions » que Josué envoie « secrètement » explorer la terre promise, « et en particulier Jéricho » (2, 1). Ils logent chez une prostituée, nommée Rahab. Elle les cache sur son toit lorsque le roi de Jéricho, qui a eu vent de leur présence, les fait chercher. En échange, ils lui promettent la vie sauve. Plus tard, les « sacrificateurs » accompagnant Josué sonneront leurs trompettes retentissantes, conformément aux instructions divines. Et la clameur du peuple déclen-

5. Sun Tzu, *L'Art de la guerre*, traduit du chinois et commenté par Jean Lévi, Hachette Littératures, 2000, p. 89-90 (chapitre XIII : « L'espionnage »).

chée par ce signal fera tomber les murailles de la ville (6, 20). Les espions tiendront leur promesse : lors de la prise de Jéricho, au milieu de ce qu'on imagine être un massacre général, Rahab et les siens seront les seuls à être épargnés (« elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour explorer Jéricho », dit le verset 25).

Comment lire cette très vieille histoire d'espions ? Comment interpréter cette alliance testamentaire des deux « plus vieux métiers du monde », travaillant ensemble pour former une poche secrète de résistance, une enclave cryptique protégée contre la puissance déferlante d'une invasion projetée en forme de cri ou de flot sonore ?

J'y vois une allégorie. Non pas, comme on le croit généralement, une allégorie de la pure puissance du son en soi (y en a-t-il, du reste, sans oreilles pour l'entendre ?), mais une allégorie du son *en tant qu'il s'écoute*.

Tout s'est en effet passé comme si les agents de Josué, dépêchés, expédiés aux avant-postes pour y procéder à une auscultation anticipée du terrain, avaient en quelque façon précédé de leur écoute la clameur du peuple. Comme s'ils avaient été à l'avant-garde de la vague phonique vouée à détruire les remparts, selon une avance depuis laquelle, en même temps, leur intelligence avec le dedans aurait ménagé un espace soustrait au pouvoir qu'ils représentaient : ils ont préparé la prise de Jéricho et le massacre de sa population, tout en préservant d'avance Rahab et les siens.

Au fond, sous la strate figée d'une exégèse qui n'y voit que la pure force d'effraction et de propagation du son, cet épisode biblique pourrait aussi laisser résonner, au sein même de cette force, quelque chose qui, depuis l'anticipation d'une écoute avant-coureuse, la *préviendrait*. C'est-à-dire, et de façon apparemment indissociable : qui la *devancerait*, qui la préparerait ou lui frayerait la voie en étant à la pointe de son déferlement ; et qui, en même temps, la *limiterait*, la contiendrait, qui ferait obstacle à ce qu'elle a d'absolument débordant ou d'immen-